

Ismaël Oddo

Musicien, compositeur,
Comédien.

La musique a toujours été présente dans ma vie, parce que mon père était musicien et ma mère chorégraphe. Toute mon enfance fut bercée par l'univers musical de mes parents. C'est quelque chose qui est entré en moi, malgré moi.

Je m'appelle Ismaël Oddo.

Je suis né en France en 1975, à Colombes, deux ans après le coup d'état de Pinochet, deux ans après que mon père et ma mère arrivent en France comme exilés Chiliens.

Mon père, Willy Oddo entre en 1967 dans le groupe les Quilapayun, fondé deux ans plus tôt par Edouardo Carrasco.

Mon père a alors 23 ans.

A cette époque, avant la dictature, le Chili vit un grand moment d'effervescence politique et culturelle. La prise de conscience et de résistance par ceux qu'on appelle les « folkloristes » a créé un nouvel engouement dans le pays et dans toute l'Amérique latine. Contre notamment l'hégémonie de la culture anglo-saxonne, un mouvement sans vraiment l'être a surgi. C'est une sorte de soulèvement populaire.

De là émergent plusieurs auteurs, compositeurs et interprètes populaires d'un mouvement qui s'est appelé plus tard la nouvelle chanson Chilienne dont Violetta Parra, Victor Jara et les Quilapayun font partie.

« Quilapayun » en langue Mapuche veut dire « trois barbes ».

A l'origine, le groupe est composé de trois membres et ils portent la barbe en hommage à Fidel Castro, révolutionnaire cubain qui à l'époque est un modèle. Dans toute l'Amérique latine, l'esprit est à l'indépendance par rapport aux Etats-Unis qui historiquement, et après les anglais, exploitent et volent les richesses nationales : le cuivre, le sucre, le coton, le pétrole, etc.

Les Quilapayun trouvent rapidement un écho auprès du public parce qu'ils sont engagés socialement et politiquement en chantant la réalité des ouvriers et des paysans. Ils parlent dans leurs chansons de liberté, de solidarité, de justice et veulent retrouver les racines culturelles du Chili en jouant notamment avec des instruments indigènes qui viennent du plateau des Andes, la quena, la sampona, le charango...

Le groupe est également assimilé à Salvador Allende, élu en 1970 contre la volonté des américains, lesquels avant de fomenter et financer le soulèvement d'état major avaient essayé de faire gagner le candidat démocrate chrétien Eduardo Frei Montalva, l'ancien président.

Allende est un président collectif et populaire. On dit que c'est le président des travailleurs. C'est pour cette raison que mon père et les Quilapayun sont proches de lui. Au-delà de la politique, comme le dira Neruda, Allende est un « Homme de principe obstiné à rendre aux grands un pays amoindri par l'oligarchie. » Ces mots de Neruda servent également la cause de mon père et de ce qu'il ressent vis à vis de son devoir en tant qu'homme avec ou sans les Quilapayun.

Le 11 septembre 1973, c'est le coup d'état de Pinochet.

Putsch militaire d'une violence inouïe qui fait des milliers de morts dès les premiers jours dont Victor Jara, qui paye de sa vie son engagement.

Mon père et les Quilapayun sont partis un peu avant le coup d'état puisqu'ils ont une date de prévu à l'Olympia, à Paris. Ils sont également invités à jouer à la fête de l'Humanité. Il est prévu qu'ils rejoignent Allende quelques jours après pour un sommet des pays non-alignés, c'est-à-dire les pays qui pratiquent une politique de neutralité face aux deux blocs antagonistes (occidental et communiste) et qui refusent de

s'aligner sur un des deux blocs. Allende doit assister à ce sommet, mais il ne peut quitter le Chili, c'est le début de la guerre civile.

Pendant le Putsch, Mon père est donc à Paris. Ma mère, elle, est restée au Chili. Moi, je n'existe pas encore.

Tout se passe dans le même temps. Le 9 septembre, les Quila jouent à la fête de l' « Huma » sans même se douter que deux jours après, un putsch allait changer complètement leur vie. Le 11 septembre, ils sont au journal l'Humanité en train de faire une interview quand des télex arrivent avec des nouvelles atroces du Chili : le palais présidentiel, la Moneda, a été bombardé, et le président Allende aurait péri sous les bombes. Ce sont des nouvelles qu'ils ne comprennent pas du tout, parce que Pinochet est arrivé du jour au lendemain.

Le 13, ils chantent à l'Olympia

La dictature s'installe durablement dans le pays de 73 à 90.

De mon côté, en 75, me voici arrivé dans le monde.

Toute mon enfance se passe à Colombes et ne me procure que du bonheur même si j'ai conscience que mes parents souffrent. Comme partout, il y a des problèmes à la maison, et ces problèmes sont renforcés par l'exil.

Très tôt, à l'âge de 3, 4 ans je comprends que je suis un exilé. Je vois bien que ce que fait mon père est complètement différent de ce que font les parents de mes camarades de classe en maternelle. J'ai des disques où je vois mon père habillé en poncho noir...

Mes parents ne parlent pas français, donc ma première langue, c'est l'espagnol. Mais en dehors de la maison, à la crèche, on me parle en français. C'est d'abord pour cette raison que je me sens différent des autres, mais au fond de moi, je le vis très bien, je suis très content de vivre cette sorte de double vie.

A la maison, je vois très peu mon père souffrir de sa situation d'exilé. Mais en concert, je ressens que le climat est mélodramatique, malgré la sobriété et la solennité que dégagent les Quila. Sur scène, ils sont tous très posés, chacun très « vertical », habillé en noir avec une barbe, l'air extrêmement sérieux. Il y a cette espèce de force dans l'acte

de chanter comme quelque chose de très accordé et de très engagé. C'est un peu le chant de la terre où naît le besoin naturel de s'identifier à l'autre. C'est cette image que je reçois extrêmement fort en moi, au-delà des paroles, et avant même de comprendre ce que sont la solidarité et la liberté.

A Colombes, pendant tout ce temps là, mon père me parle du Chili, mais il ne me parle pas de la douleur. Il vient souvent me voir dans mon lit, juste avant de m'endormir. Il arrive et se couche perpendiculaire à moi. Je le regarde et puis je l'écoute. Il me raconte plein d'histoires, ses souvenirs d'enfance surtout. Il rit en pensant à telle ou telle anecdote...

C'est peut-être sa façon de combattre son exil.

Mon père, malgré les absences souvent longues et répétées du fait des tournées avec les Quila, est affectivement très présent avec moi. Quand il est là, je ne le sens pas ailleurs dans sa tête. On est vraiment ensemble et je ne doute jamais de cette présence.

Avec lui, je ris beaucoup et je découvre plein de choses. On va au tennis, on fait du foot... on joue tout simplement.

C'est une famille très unie. Le père et la mère de mon père, ainsi que l'une de ses deux sœurs, sont restés au Chili. On combat l'exil à travers les lettres et les dessins que l'on s'envoie entre la France et le Chili, des enregistrements aussi, pour connaître et ne pas perdre le son de la voix de chacun, notamment de mes cousins qui sont tous plus grands que moi.

Le courrier est surveillé. Mon père signe sous un pseudonyme et écrit plus ou moins en code. Comme il est quelqu'un de très sociable, généreux, il a beaucoup d'amis au Chili qui attendent de ses nouvelles. Mais à cause de la distance, et du fait de la dictature et de l'interception du courrier, la relation au quotidien se perd un peu, parfois brutalement. Mais mon père a la chance d'être dans les Quilapayun, et en chantant pour les ouvriers, en prônant les valeurs de la solidarité, le groupe devient emblématique dans la lutte contre la dictature.

Mon père n'est pas un compositeur dans le groupe, même s'il en aurait la capacité. Il est interprète et a une place très importante au niveau du « son » des Quilapayun, guitare, percussion, chant. Il est aussi

l'homme de la situation dans le concert, c'est la personne par qui on connaît les Quilapayun, parce que c'est lui qui maintient un contact permanent, direct et frontal avec le public. Il est un peu le contre masque de cette attitude sérieuse et solennelle du groupe. C'est d'ailleurs pour cette raison que mon père est reconnu par les gens, qui s'adressent à lui en pensant qu'il est le directeur des Quila. Mais mon père leur dit : « Non, non, c'est pas moi, c'est lui ! »

Pendant mes quatorze années en France, les Quilapayun tournent partout dans le monde, même aux Etats-Unis. Ils sont invités par des associations de personnes engagées dans différentes causes dont la cause Chilienne, tous solidaires contre la junte militaire de Pinochet.

Mon père a cette légèreté dans la vie, mais en même temps, à cause de l'exil, c'est sans doute celui qui souffre le plus dans le groupe.

C'est peut-être pour cette raison qu'en 1988, il quitte en premier la formation initiale des Quila en décidant de sacrifier sa place et ce lien qu'il entretenait avec le public. Il suit son instinct qui lui dit de passer maintenant à autre chose. C'est le premier à faire ce pas parmi les anciens.

Mon père a un réel besoin de revenir chez lui, et mettre le vécu de ses vingt et un ans de carrières avec les Quila, de 67 à 88, au service de son nouveau dessein qui est de faire de la culture avec les gens et pour les gens, dans le même esprit que le faisait Allende, c'est-à-dire en faisant en sorte que les gens fassent leur culture et vivent d'elle parce que cette culture, selon mon père, leur appartient avant tout.

Entre temps, en 1983, la démocratie revient en Argentine.

A partir de ce moment là, mon père fait le pas et décide donc en 88 de quitter le groupe pour aller s'installer dans ce pays frère qui avait toujours servi d'inspiration aux Quila. Son but est de se rapprocher du Chili et de sa famille, mais aussi de s'investir auprès des gens dans des projets concrets, restant fidèle aux idées d'Allende qu'il n'a jamais abandonné.

Moi, j'ai 13 ans et demi.

Au début, l'Argentine, ça ne me dit rien. J'y vais à contre cœur parce que je n'ai aucune famille là-bas, aucun copain. J'arrive à l'aéroport déçu d'être arrivé dans ce pays. C'est quoi cet air que je respire ? Je n'ai rien à faire ici. Mon père, lui, est content de commencer une nouvelle vie, surtout dans la perspective de se rapprocher du Chili. Mais il est inquiet de savoir comment les choses vont se passer pour les siens et il assume complètement son rôle de père de famille en faisant en sorte que tout le monde s'y retrouve, dans la mesure du possible.

On vit à la Plata dans un appartement, à 60 kms de Buenos Aires, une ville universitaire un peu comme Colombes.

Mon père est nommé directeur du département de culture de la municipalité de la Plata. On lui fait signer un contrat de six mois pour voir ce qui se passe avec ce monsieur Chilien qui arrive de France... Mon père organise des choses, ça se passe plutôt bien.

Et ma mère ?

Je me souviens en 86, quand mon père avait annoncé la possibilité d'aller en Argentine, ma mère avait dit : « Bon d'accord... », mais elle n'avait pas dit : « Oui ! ».

Je crois qu'elle a accepté de partir pour mon père et de sacrifier ce qu'elle avait installé en France, avec plus ou moins de bonheur. Danseuse de formation, elle était devenue professeur de danse dans le centre culturel du quartier. Elle avait formé un groupe Jaéma (volcan) qui exprimait avec la danse la douleur du peuple Chilien. Le groupe comprenait plusieurs danseuses Chiliennes et elle en était la directrice artistique.

Ma mère garde une relation douloureuse avec le Chili depuis le coup d'état et c'est quelque chose qu'elle a plus ou moins résolu en un exil permanent.

Je me souviens de ce que ma mère a dit à mon père au moment où il parlait de ce départ en Argentine, dans l'espoir de revenir au Chili : « Toi Willy, tu ne connais pas les gens morts dans la rue, tu n'as pas vu changer ton pays. Là où tu as marché, voté, chanté... tout ça s'est transformé d'un jour à l'autre dans un massacre, dans un bain de sang. Tu n'as pas d'image de la Modera incendié, tu n'as pas vu les gens en train de te pointer dans la rue, moi je l'ai vécu ! » Mon père l'a écoutée.

Il ne discutait pas. Ma mère avait peut-être raison sur le fond, mais c'était plus fort que lui, il ne pouvait pas rester les bras croisés. Il devait retourner là-bas et agir, convaincu de ses principes et de son dessein, avec une volonté profonde de changement, fidèle à Allende : « C'est maintenant. Après demain, ce sera trop tard. C'est maintenant qu'il faut le faire ! »

Ma mère savait à quoi elle pouvait s'attendre. Pas mon père.

On ne reste que 6 mois en Argentine, mais tous les préjugés tombent parce que je rencontre des gens magnifiques. Ils m'accueillent à bras ouverts à l'école et dans la vie, des gens d'une générosité absolue dans leur présence, leur fraternité et leur expressivité.

Mais c'est à nouveau l'heure du départ. La raison tient au fait qu'en octobre 1988 a lieu un plébiscite réclamé par Pinochet lui-même. Le dictateur veut rénover son image de général, complètement détériorée non seulement au Chili, mais aussi partout dans le monde. Commence toute une campagne complètement à l'américaine de plébiscite : « Oui, pour que Pinochet reste ! », « Non pour que Pinochet s'en aille ! ». Et il perd... Il ne se doutait pas du tout du résultat. La conséquence de ce vote, c'est que la mesure qui concernait l'exil tombe. Nous, à ce moment là, on se trouve en Argentine depuis quelques mois, mais aussitôt que la nouvelle arrive, on part au Chili pour n'y rester que deux semaines parce que mon père a des engagements de travail en Argentine. Il doit les respecter. Mais pendant ces deux semaines, j'ai alors l'occasion et le privilège de me promener avec lui dans les rues de Santiago après quinze ans d'exil. On marche, on discute de choses et d'autres. Il m'arrête et me dit : « Regarde, là, c'est ma première maison quand j'ai quitté celle de mes parents. C'est ma première maison où je suis venu habiter tout seul. J'étais chez une dame... Allez, on va aller sonner. Ding dong ! » Et puis il y a la dame qui ouvre la porte...

Les gens reconnaissent mon père dans la rue. Ils sont heureux, c'est l'époque où la démocratie renaît de ses cendres. Il y a une ambiance extraordinaire, avec cet espoir énorme que les choses changent. Les gens se réunissent à nouveau. Le premier événement massif au Stade National de Santiago est un concert de Rod Stewart. Même si plus de la moitié des

personnes ne connaissent pas ce chanteur, c'est l'occasion de sortir dans la rue et d'aller crier, de se retrouver !

Sans le vouloir, et en le voulant un peu, on arrive au Chili définitivement au mois de décembre 88. Je dis sans le vouloir, parce que c'est la période des vacances et mes parents décident d'aller voir de la famille au Chili depuis l'Argentine. On passe les voir, puis on reste...

Commence l'année 89.

Durant cette année, mon père s'invente un travail et ça lui réussit. C'est l'année du bicentenaire de la révolution française. Il se met en contact avec l'ambassade, et fait connaissance avec l'attaché culturel de l'époque. Ils deviennent amis et montent ensemble avec l'institut franco-Chilien de culture à Santiago, un grand bal du 14 juillet 1989 bicentenaire. C'est une idée de mon père. Il fait appel à différents acteurs, musiciens populaires et les met en scène à la station « mapucho », une station abandonnée, fermée par Pinochet. Mon père réussit à faire rouvrir ces portes pour qu'est lieu le grand bal. C'est un événement énorme !

A la suite de cet événement, la municipalité veut fêter le bicentenaire de la déclaration des droits de l'homme, le 26 août, et c'est également mon père qui s'occupe de l'organisation. Il monte une mise en scène avec les artistes Chiliens, et des complicités en France.

Ce travail lui a apporté beaucoup de reconnaissance.

Ma mère, elle, de son côté a toujours peur. Elle vit son propre retour en tant qu'exilée beaucoup plus difficilement que mon père. Mon père arrive lui en gagnant, mais c'est pourtant vrai que la plupart des exilés sont mal accueillis par un peuple qui a été rééduqué par la dictature, avec une mentalité petite, complètement désinformée et une culture de poubelle répandue par les américains.

Sur le plan politique, l'année 89 est une année un peu spéciale parce que c'est l'année où Pinochet, avec la concertation des partis de la démocratie chrétienne et le PS modéré, accepte de partir, mais à la condition de devenir intouchable. Il s'arrange également avec tous ses avocats et son appareil de défense pour obtenir une supervision

permanente sur le pays, c'est-à-dire pour rester le chef d'état major du Chili. C'est un réel handicap pour les premières années de la démocratie.

A la fin 89 ont lieu des élections, la démocratie chrétienne gagne, tous ceux qui ont dit « non » à Pinochet ont voté pour le démocrate Aylwin, promu président en mars 90. Mais toute cette période permet à Pinochet de ficeler des accords complètement secrets et d'obtenir cette permanence de pouvoir parallèle au-delà du gouvernement. Dès lors, il suffit que Pinochet lève le petit doigt pour que tout le monde se souvienne qu'il est au pouvoir...

Et ma vie à moi dans tout ça ?

Je connais enfin le Chili à 14 ans. Même si à 9 ans, ma mère avait eu l'autorisation de m'y emmener un mois, après onze ans d'exil.

Mais quel choc ! C'est toute la réalité qui prend le dessus sur ce que j'avais idéalisé en France. Je retrouve la famille, que du bonheur, mais le quotidien me pèse. Tous les week-end, il faut aller manger chez eux... toutes ces relations qui reviennent et qui se mettent en place me posent des difficultés. Pour moi, c'est la pleine période de l'adolescence, la quête de l'identité plus que jamais... Je le prends en pleine figure. A l'école, à l'Alliance Française, ça se passe mal, j'ai de mauvaises notes et je dois finalement redoubler à la fin de l'année 89, mais sans état d'âme, car j'ai la tête ailleurs dans un collège où le port de l'uniforme est obligatoire. Moi, je viens de Colombes, de la cité... Et j'arrive dans un système complètement structuré, formaté, coincé avec toute cette histoire de dictature.

A ce moment là, je partage très peu ce que je ressens avec mon père parce qu'il est sur autre chose. Il doit faire sa place dans son pays. Le temps des Quilapayun est terminé pour lui.

Quant à ma mère, elle est tout aussi occupée que mon père...

C'est dire que toute ma première adaptation, avec l'école, avec le Chili, avec mon Chili à moi, pas avec celui de mon père, je la fais tout seul. Je me rends compte que je dois assimiler des codes qui ne m'ont pas été donnés par mon père. Il me parlait toujours du Chili, mais comme un souvenir dans l'exil, dans son exil à lui. Ici, il y a beaucoup de choses que je ne reconnais pas, parce que je rencontre un pays différent.

Au fond, je me dis que ce n'était pas mon exil, c'était le sien.

Professionnellement, les choses avancent bien pour mon père.

Il est nommé directeur de culture de la municipalité de Santiago en mars 1990. Et à mon avis, c'est à ce moment là qu'il fait tout ce dont il rêvait concrètement de faire avec les gens pendant ses années d'exil. Il se transforme en un espèce de catalyseur de toutes les idées qui arrivent à lui. Les gens viennent lui présenter des projets et il les réalise. C'est l'homme qui trouve les moyens pour les réaliser. Il est comblé, il a beaucoup d'activité avec une reconnaissance permanente des gens envers sa personne et son travail. A Santiago, on est passé d'une abstention permanente à une participation totale lors de manifestations organisées dans et pour la rue... C'est une grande réussite !

Un soir, mon père sort en ville pour parler d'un nouveau projet avec quelqu'un d'assez proche...

A 6 heures du matin, je me réveille. J'entends ma mère qui est en pleurs. Moi adolescent, en l'entendant, je me dis : « Qu'est-ce qui s'est passé, qu'est-ce qu'elle a encore ? » J'ai des problèmes de relations terrible avec ma mère et ce n'est pas non plus une bonne période entre mes parents. Je lui demande, agacé au fond de moi : « Qu'est-ce qu'il y a ? » Elle me répond : « Ton père n'est pas rentré ! » « Bon, il est peut-être resté ailleurs, je ne sais pas... » Je lui dis ça, même si je sais très bien que ce n'est pas dans les habitudes de mon père. Ma mère est très inquiète, moi j'essaie de garder une certaine distance. Si j'avais été tout seul, j'aurais peut-être réagi comme elle. Dans ma tête, la pire chose que j'imagine, c'est que mon père a eu un accident de voiture et qu'il se trouve actuellement à l'hôpital.

On téléphone aux hôpitaux, au commissariat, mais rien. Aucune nouvelle.

J'allume la télé, ma mère part se doucher. Elle me dit : « Laisse la télé, les nouvelles, parce qu'ils peuvent dire quelque chose... » Je change de chaîne et j'entends soudainement prononcer le nom de mon père et à la suite le journaliste dire ceci : « Ce sont les dernière nouvelles qu'on aurait de l'ex Quilapayun... » Puis ils passent à la météo. Je change encore de chaîne. Je ne sais pas ce qui se passe. Je ne comprends pas. Et tout d'un coup, je vois une image, la Lada, la voiture de mon père, la portière ouverte, à l'angle d'une rue. Je la reconnais immédiatement, sa couleur rouge et la plaque d'immatriculation. Je ne

comprends toujours pas. Il y a quelque chose de bizarre, tout se passe extrêmement vite. Et puis à l'image suivante, je comprends tout, un corps étendu avec un drap blanc dessus et une main qui dépasse, et je reconnais la main de mon père... Mon père est mort, je le vois à télé, au journal, je vois mon père sous une couverture blanche avec une mare de sang autour de lui. Mon père a été assassiné. On est le 7 novembre 1991.

Ma mère qui est revenue de la salle de bain commence à crier comme une folle et se met à courir dans tout l'appartement. Moi, je m'accroche au lit, puis je fais un bond pour aller la récupérer. Je l'appuie contre le mur et je lui dis qu'elle s'arrête de pleurer, qu'elle retrouve ses esprits, parce que sinon, on ne va pas s'en sortir...

A la suite de ça, j'apprends que mon père a été assassiné par un travesti qui en légitime défense l'aurait tué. Selon la version des médias, mon père serait allé voir une prostitué dans les quartiers chauds de Santiago, et puis s'apercevant que la pute était un travesti, il se serait fâché et l'aurait attaqué. Et pour se défendre, ce jeune travesti qui a exactement le même âge que moi, 16 ans et demi, lui donne sept coups de couteau. Mon père ne meurt pas tout de suite, il réussit à conduire sa voiture jusqu'à une intersection importante et s'écroule à terre. Il est entre minuit et une heure. Aussitôt des gens veulent l'aider, mais des carabiniers arrivent, s'aperçoivent de qui il est, font un cercle autour de lui, et disent : « Personne ne s'approche, on attend l'ambulance... » Et ils le laissent se vider de son sang.

C'est comme ça que mon père est mort. Voilà.

Et l'ambulance arrive 5, 10 minutes après.

La mort de mon père, c'est bien évidemment quelque chose d'impensable. Ce n'est pas quelque chose que je pouvais prévoir, mais pourtant, je savais qu'en cette fin d'année ma vie allait changer complètement. Je sentais qu'un changement allait se produire sans que je ne sache dire pourquoi. C'était un sentiment profond que je n'osais pas même dévoiler à mes proches, même si c'est un sentiment que je n'ai pas relié immédiatement à la mort de mon père parce que ce qui vient en premier, c'est la douleur, la douleur de comment il est mort... Rapidement, j'ai considéré que la version des médias était fausse, parce qu'il y avait beaucoup de choses qui n'allaient pas. C'était trop évident,

des conclusions trop faciles... Je me suis dit que c'était un complot, quelque chose de préparé, de prémédité. Beaucoup trop de choses restent en suspens et font de cette affaire une affaire bancale, par exemple le fait que l'assassin ait été retrouvé tout de suite après le meurtre, qu'il avait des antécédents judiciaires, qu'il ait donné beaucoup de versions différentes, les unes derrière les autres, qu'un psychologue lui demande après toutes ces versions : « Pourquoi tu ne dis pas la vérité ? » et qu'il réponde : « parce que c'est mieux... » Pourquoi il a dit ça ? Qu'est-ce qu'il cache ? Pourquoi notre avocat aussi disparaît dans la nature ? Qu'on lui ait mis un pistolet sur la tempe ou qu'il ait touché une grosse somme d'argent pour s'éclipser et ne pas insister sur l'enquête, cette mort n'est pas une mort anodine, produite par la fatalité de la vie. Et c'est bien aussi la mentalité Chilienne de vouloir mêler mon père à une histoire de cul parce qu'il y a toute une histoire morale derrière, ce père de famille qui va voir une pute... Comme s'il s'agissait de salir son parcours et son travail en tant que directeur de la culture de la municipalité de Santiago, comme s'il s'agissait de faire oublier son action par cet événement sinistre.

Je me demande à qui profite le crime. Des raisons, il y en a plein. Au début de cette année 91, un groupuscule d'extrême gauche a tué un penseur et un politicien de la droite fasciste, est-ce un règlement de compte idéologique ? La mort de mon père aurait-elle compensé la mort de cet homme ? Même si mon père n'était pas militant, il était un homme d'action à Santiago : gênait-il quelqu'un au point de vouloir le supprimer ? Selon moi, la manière dont il a été tué correspond à ce contre quoi il avait toujours lutté. En aidant les projets de ceux qui n'avaient pas pu s'exprimer pendant presque vingt ans, en les incitant à devenir les acteurs de leur communauté, il est certain que mon père dérangeait. Il voulait faire sortir les gens d'eux-mêmes, que le dialogue commence à se réinstaurer, que l'on commence à dire les choses, à discuter, à ne pas être forcément d'accord... C'était trop frais, trop beau pour être vrai, après une dictature à peine éteinte. Une semaine avant son assassinat, la femme de Pinochet déclarait ouvertement dans les médias que la culture dans les mairies de Santiago était entre les mains de communistes.

On était très entouré, tous les gens avec qui on a partagé cette douleur étaient convaincus que c'était un complot. Mais comme le dit ma tante, personne n'a su prendre la défense de mon père à cause du

mécanisme d'auto-répression qu'avait instauré la dictature. A force de faire taire les gens par la peur, c'est la loi du silence qui a fini par dominer. A l'heure actuelle, c'est encore comme ça au Chili. Les gens ont encore peur pour eux-mêmes et pour les membres de leur famille. Pinochet a quand même gagné ça...

Aujourd'hui, l'assassinat de mon père est une affaire classée : officiellement, mon père s'est fait assassiner par un travesti alors qu'il cherchait une aventure.

A ce jour, on dit que l'assassin de mon père n'est plus vivant. Mais on n'en est pas sûr. En tout cas, cette personne est introuvable depuis 2001. Elle était en prison à Santiago, puis elle a été relâchée pour raison de santé au bout de cinq années d'emprisonnement. A l'époque, il avait été dit qu'elle était atteinte par le virus du sida.

Il y a eu trois programmes télévisés sur l'assassinat de mon père au cours desquels cette personne a été interviewée. La première fois, on nous a invités pour faire « sensation » et faire de l'audience avec cette histoire mais, on a refusé. Après ce refus, personne ne nous a plus jamais rien proposé.

Mon père est assassiné. Moi, j'ai 16 ans et demi.

Qu'est-ce que je fais maintenant ?

Les années qui suivent sont des années de marécage.

Je m'accroche à mes deux années qui me restent pour avoir mon bac. Je ne me sens pas capable de ne pas devenir le fils de mon père dans le sens de son œuvre et de son amour pour la vie, de tout ce qu'il avait fait, cette histoire notamment avec Allende, toute cette chaîne énorme, moi, son fils, comment j'aurais pu faire une cassure ? Mais c'est aussi pour cette raison que j'ai du mal à vivre, parce qu'il y a tout ça... Le fils de ma mère, mon demi-frère qui a dix-sept de plus que moi, vient me voir, et me dit : « Déraille pas ! C'est par là qu'il faut que tu ailles... » Il prend une espèce de place de père et m'aide à finir l'année, à passer en première et à aller jusqu'au bac. Il me remet un peu sur le chemin. Je deviens alors intransigeant avec moi-même. Je ne me pardonne rien du tout. Je m'applique à être un bon élève, et me donne des objectifs. Je commence à apprendre la guitare avec celle de mon père, à écouter plus attentivement les arrangements des Quilapayun, à noter les accords, à

apprendre telle ou telle voix, à m'intéresser à tout ce qui se passait à l'intérieur du groupe, à poser des questions.

Une fois mon bac passé, et le microcosme de l'Alliance Française et des études effacé, il a fallu que je prenne une décision pour ma vie. C'est alors une période terrible qui commence. Ma mère ne peut pas trop m'aider, car elle s'occupe d'elle, de son propre deuil. Elle survit. On est ensemble sans l'être. Moi, je ne peux pas me mettre à sa place et elle n'a pas le temps ou l'énergie de se mettre à la mienne. J'ai besoin de mon père plus que jamais, parler avec lui de mes doutes sur mon avenir. Est-ce que je veux devenir musicien ? Est-ce que je veux faire du théâtre ? Mais quoi comme musique, quoi comme théâtre ? Mon père m'avait parlé de son métier juste avant sa mort, comme si son heure était proche, et qu'il devait me confirmer tout ce que j'avais pu voir et comprendre. Mais lui, il était dedans, concrètement. Mais moi ? Il y a beaucoup de choses qui se mélangent dans ma tête. L'absence permanente de mon père est terrible et me renferme sur moi-même. Je commence à avoir peur de la vie, une peur énorme de sortir, d'aller à la rencontre... Je n'ose pas parler aux gens. Je cherche aussi mon père chez les autres, je le cherche dans le témoignage de ses amis, voir s'ils reprennent son combat, s'ils sont prêts à s'engager dans la même aventure que lui et de la même façon. Mais personne n'est dans cette énergie, personne, personne... Je me sens seul, extrêmement seul. Mon père me manque terriblement. Cette période dure trois années où je connais une certaine complaisance avec cet état.

Le temps passe.

J'arrive en France en juillet 99, et je retrouve un autre microcosme avec le théâtre et la composition musicale. Dès 92, quelques mois après la mort de mon père, j'avais participé à une pièce de théâtre sur l'expérience et la vie de fils d'exilé. Cette pièce m'avait beaucoup aidé en me permettant de prendre l'initiative, et de m'affirmer dans mon histoire, de retrouver des gens avec qui j'avais quelque chose en commun, ce déchirement notamment entre leur vie en France et l'histoire de leurs parents.

A-peu-près à la même période, je rencontre également Lizet, une femme qui est pour beaucoup dans ma reconstruction.

Et après tout ce temps ?

Je me construis dans l'artistique et dans une vie de famille, j'ai maintenant un jeune fils, Lucas.

Et puis arrive ce jour de 2003, où les Quila me demandent de jouer à la place de mon père dans le groupe. j'accepte toute de suite. C'est un honneur pour moi, un honneur d'avoir l'occasion d'occuper la place qu'il avait, de faire les voix qu'il faisait dans telle ou telle chanson, de reprendre ces voix solistes, et même de devenir guitariste dans le groupe là où il ne jouait pas, bref de devenir un Quilapayun.

J'ai beaucoup de chance qu'ils aient pensé à moi, qu'ils aient eu l'ouverture d'esprit, le cœur, et la générosité de me proposer de participer à cette grande aventure, de revenir au Chili, de se retrouver dans le Stade national à chanter, de faire un disque... Ils se comportent comme une famille.

D'une certaine façon, je continue la chaîne dans ce qui unissait mon père aux Quila, dans l'engagement de la voix avec ce combat pour le respect des droits de l'homme, la solidarité... toutes ces valeurs, tous ces grands mots, mais qui ont toujours été importants dans ma vie, dans l'exemple que m'a donné mon père, dans ce qu'il faisait au quotidien, et surtout comment il le faisait. Ce n'était pas quelque de grave et de pompeux, c'était quelque chose de léger et c'est ça qui faisait tout le personnage...

Quasiment, jour pour jour, 30 ans après lui, je rejoue à la fête de l' « Huma » avec les Quila. C'est fou ! Je sens que c'est un gros cadeau de la vie, c'est comme si mon père me tenait la main encore... mais comme si également j'apprenais à marcher dans l'espoir un jour de lâcher cette béquille qui m'a permis de tenir debout depuis le jour de sa mort. Maintenant, il me prend la main, « Marche par là, doucement, vas-y, ça va aller... » C'est comme s'il essayait de me rassurer, de me faire comprendre qu'il serait toujours là, là où je serais, à me donner un coup de main, à mieux me connaître moi-même, parce que j'ai l'impression que quelque chose s'est coupé de moi... Mais je sens progressivement que je deviens moi-même dans cette histoire, je le découvre au fur et à mesure que mon aventure artistique avance. C'est dans cette aventure que je me détache de mon père. C'est moi que je vais chercher, ce n'est

pas mon père... C'est avec moi que je travaille, même si la douleur de ce père absent est et sera toujours présente.

Aujourd'hui, mon objectif est de rouvrir le dossier de la mort de mon père en réalisant un film documentaire.

Il faut que j'aie parlé avec tous les témoins qui ont vu mon père mourir, se vider de son sang, demander quels sont les souvenirs qui restent, caméra au poing, je vais le faire, même si je soupçonne des obstacles qui vont m'empêcher de découvrir la vérité.

Ce qui me fait peur, c'est de me confronter encore à la mort. Au Chili, il reste des ex fonctionnaires de l'appareil de répression des polices de Pinochet. L'histoire n'est pas finie. Il y a encore des réseaux parallèles et sous-terrains qui continuent à fonctionner... De fait, la mort de mon père reste un tabou. Personne n'en parle, personne n'ose engager une conversation sur sa mort, sur les circonstances de sa mort. Pourquoi il est mort ? C'est la question que je veux poser. Qui est derrière tout ça ? Qu'est-ce que ça leur a rapporté ? Moi, je veux le savoir. Si ce film doit attester que les choses se passent encore comme ça au Chili, alors il faut le dire. Et ce sera une façon de rendre justice à mon père.

Ce film, c'est un acte de création que je souhaite poser de lui à moi. Me munir de mes acquis artistiques pour pouvoir rendre hommage à ce personnage qui pour moi a beaucoup compté et dont l'absence continue à me peser. Toujours. Comme une présence invisible, qu'on ne voit pas, mais qui est là, autour de moi.

La mort de mon père a conditionné toute ma vie, ça fait partie du chemin. Je ne peux pas nier ce chemin et le fait que je serais une autre personne si tout ça n'était pas arrivé.

J'aurais pu m'abandonner à l'alcool ou à je ne sais quoi, sans même me préoccuper de me dire : « Bon, c'est la fatalité de la vie, ça peut arriver à n'importe qui... » Mais, je ne suis pas comme ça. J'avais une relation privilégiée avec mon père et je sens que cette relation va au-delà de ce que j'ai vécu avec lui de son vivant. J'ai l'impression qu'il faut que je continue cette chose-là, et la transmettre également à mon fils, d'une certaine façon, et ça doit continuer, parce que c'est important que ça continue.

Moi, je disais mon père, c'était un père, un ami, un complice.

Un jour, une amie m'a dit qu'un père ne peut pas être un ami.
Je ne sais pas. Je ne l'ai jamais vécu comme ça.
C'est tout le contraire.